

PASCAL CONVERT

Raymond Aubrac

Résister, reconstruire, transmettre

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-104918-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

à M.

Un homme libre ne pense à aucune chose moins qu'à la mort,
et sa sagesse est une méditation non de la mort mais de la vie.

Baruch SPINOZA, *Éthique*.

Prendre position

Je n'ai pris conscience que très tardivement du caractère étrange de l'entreprise que j'ai menée depuis trois ans en engageant un dialogue régulier avec Raymond Aubrac. Je connaissais bien sûr le parcours éblouissant de Lucie Aubrac et je l'avais rencontrée deux fois pour recueillir son témoignage sur Joseph Epstein¹, un militant communiste juif polonais qu'elle avait côtoyé au Quartier latin durant les années trente. Raymond Aubrac était présent lors de ces interviews. Attentif, il veillait à ce que sa compagne Lucie ménagât sa santé, observant la discussion sans y prendre part. C'est au moment où je m'égarais dans des spéculations sur les réseaux existant entre organisations gaullistes et communistes qu'il intervint avec malice :

Votre question a trait à quoi ? Aux réseaux de distribution d'eau, à quel genre de réseau, à quoi pensez-vous ? Quand je réfléchis à l'histoire d'un homme comme Jean Moulin, il y a des bibliothèques entières qui ont été écrites sur lui, on sait tout sur sa famille, ses études, ses maîtresses, sa carrière, son arrestation, sa mort, mais l'essentiel, on ne le connaît pas. Il reste dans l'histoire non pas parce qu'il a été préfet ou parce qu'il a été arrêté, il reste dans l'histoire parce qu'il a fait l'unité. Et faire l'unité, c'était quelque chose d'extrêmement difficile. Et très incertain. Très aléatoire. Comment a-t-il fait ça ? Jean Moulin, c'est un homme de relations. Il a forcément des contacts avec les communistes, peut-être même avec l'Internationale communiste. Il a aussi des relations avec

1. Joseph Epstein, dirigeant des Francs-tireurs et partisans d'Île-de-France en 1943, a été fusillé au Mont-Valérien le 11 avril 1944. Pascal Convert, *Joseph Epstein, bon pour la légende*, Paris, Éditions Séguier, 2007.

les francs-maçons, son père est franc-maçon. Et un jour il m'a envoyé demander des armes au général Frère, celui-là même qui avait présidé le tribunal condamnant de Gaulle à mort par contumace. Mais cela ne veut pas dire que le général Frère a un contact avec les communistes!

Des contacts, des relations, cela ne constitue pas un réseau. Le mot réseau a quelque chose d'un peu trop lourd pour décrire ces situations très importantes que sont les relations.

Dans ma naïveté, j'avais oublié que l'histoire était d'abord faite par des êtres humains et n'était pas le résultat des seules combinaisons complexes entre appareils. Cet homme qui m'observait d'un air rieur derrière son éternelle pipe venait de m'ouvrir une perspective qui m'était jusque-là restée inconnue. Les relations, c'était pourtant là une notion bien vague. Mais j'avais bien compris qu'elle ne désignait ni ces relations sociales, qui ne sont que des marches d'escalier permettant d'accéder à tel poste ou telle sphère de pouvoir, ni le management humain mis en place par les entreprises en vue d'une meilleure rentabilité économique, ni, à l'opposé, cet état si singulier que sont les relations amoureuses.

Derrière ce mot se dessinait une vision humaniste des relations humaines. Établir des relations, c'était d'abord renoncer aux vaines prétentions de l'autorité et tenter de comprendre son interlocuteur, sans pour autant sombrer dans une mollesse de jugement conduisant à la lâcheté. Raymond Aubrac avait su éveiller ma curiosité et, quelques jours plus tard, je me plongeai dans la lecture de ses mémoires et y découvris une trajectoire singulière. Ce ne sont pas les noms célèbres de Jean Moulin, du général de Gaulle, de Hô Chi Minh ou d'Henry Kissinger qui ont retenu mon attention, mais la manière dont, obstinément, Raymond Aubrac faisait le choix du libre arbitre tout en s'interrogeant de manière patiente et minutieuse sur les motivations de ses interlocuteurs. Ce choix était d'autant plus difficile qu'il se déroulait dans l'entourage des puissants de ce monde et qu'il eût été plus profitable de s'accorder à leurs points de vue. Raymond Aubrac ne s'enfermait pas pour autant dans la posture du désobéissant. Simplement, quand on lui demandait de prendre parti, il répondait par une prise de position.

Prendre position¹ n'a jamais été chose aisée, tant celui qui juge de manière péremptoire au nom d'une vérité supérieure ou d'un dogme s'attire de manière immédiate davantage de considération que celui qui prend le temps d'une analyse sans a priori. Quel que soit le parti politique, le temps de l'analyse peut y être considéré comme le signe d'une prise de distance, voire d'une prise de recul, d'une potentielle trahison. Celui qui prend position se condamne à une certaine solitude. Mais Raymond Aubrac n'a jamais craint la solitude, sauf peut-être à certaines heures, depuis la disparition de Lucie.

C'est à la lecture de ses mémoires que m'est venue l'idée de réaliser un film. Et après bien des réticences, Raymond Aubrac a accepté le principe que nous ayons des entretiens. J'imagine que sa curiosité n'était pas dénuée d'une certaine méfiance. Près de cinquante ans nous séparaient mais ce n'était pas là le seul obstacle entre nous. Comment un dialogue pouvait-il s'engager entre un homme clef de la Résistance, qui avait participé à la reconstruction de la France après la guerre, avant de devenir un haut fonctionnaire à l'Organisation des Nations unies et un expert dans les négociations discrètes, et quelqu'un de plus connu pour son activité d'artiste plasticien que pour ses qualités d'historien ? Quel pouvait être l'intérêt de ce nouveau témoignage pour qui avait déjà écrit ses mémoires ?

A posteriori, je ne peux que constater que la patience et la confiance de Raymond Aubrac ont été sans limites. En premier lieu devant mon ignorance. Et pourtant, rien n'est plus irritant que de voir s'agiter dans le torrent de l'histoire un jeune turbulent dont les gesticulations grotesques amenuisent les espoirs de compréhension. Et en second lieu devant le contour alors indistinct de mon projet.

La caméra ajoutait encore à l'inquiétude. Comment peut-on imaginer « entretenir » une relation alors que l'appareillage technique révèle à chaque instant que l'on est là pour prendre ? Il s'agira bien sûr un jour de rendre. Mais Raymond Aubrac pouvait légitimement se demander quoi.

Pour l'heure, un œil écarquillé fixe un corps qu'un micro-cravate contraint à une certaine immobilité. Seul le temps pouvait faire

1. Georges Didi-Huberman, *Quand les images prennent position*, Paris, Éditions de Minuit, 2009, p. 112-126.

oublier et mon ignorance et ce dispositif, et je ne compte plus le nombre de fois où, encombré d'un pied de caméra et de multiples sacs, j'ai gravi les neuf étages qui conduisent à son appartement.

Un jour, après avoir sonné, une appréhension étrange s'est glissée dans mon esprit. L'attente n'avait duré guère plus longtemps que d'ordinaire. Je savais bien sûr que tous les matins Raymond Aubrac répondait à son courrier dans son bureau, un courrier trop abondant à son goût même s'il eut été attristé d'en recevoir moins. Depuis des années, ses doigts ne répondant plus avec la vitesse souhaitée, il avait abandonné sa machine à écrire et répondait à la main, avec une écriture à la graphie simple et parfaitement lisible. Devant la porte muette, je songeais que mon guide dans les méandres tumultueux du xx^e siècle avait rejoint ce territoire lointain qui portait le nom de Grand Âge et qu'un jour seul le silence me répondrait. Enfin, l'expression rituelle qui m'invitait gentiment à la patience est venue : «Voilà, voilà, voilà!» Et ces trois mots étaient comme un sésame : la porte s'ouvrait et, habillé d'une chemise fraîche, tel un jeune homme à l'œil pétillant, il me tendait une main toujours ouverte. Ce jour-là, j'ai su qu'une sorte de complicité et d'affection s'était établie entre nous. Complicité, affection, autant de mots bien éloignés de cette distance critique qui semble garantir la validité d'une recherche scientifique. Sauf à penser une chose. L'affection humanise l'admiration, elle rend profane, c'est-à-dire accessible à tous, ce qui était sacré. Bien sûr, le risque est toujours grand de sombrer dans une sacralisation aveugle comme dans une profanation destructrice et nul ne peut dire qu'il est à l'abri de ce danger. Le long temps de nos entretiens m'a protégé, me semble-t-il, d'une admiration aveugle comme d'un désenchantement amer. Il fallait d'abord essayer de comprendre ce qui s'était passé, sans pourtant céder à la tentation d'y mettre un ordre mortifère.

D'entretien en entretien, l'entreprise prenant une tournure gargantuesque, la seule manière d'en rendre compte devenait d'écrire un livre. Cet ouvrage ayant enfreint la règle d'or qui consiste à placer son « objet » à une distance telle que l'observateur conserve intacte sa capacité critique, il ne peut s'agir d'une biographie. Par ailleurs, même si nos discussions constituent la trame du récit, les éclairages extérieurs sont trop fréquents pour parler d'un livre d'entretiens. Essai historique? Toute interprétation comportant une part

RAYMOND AUBRAC

de subjectivité, le risque est grand que j'aie altéré le récit initial de la vie de cet aventurier mystérieux du xx^e siècle. S'il y manque la rigueur nécessaire, c'est que j'aurai été emporté moi-même dans les plis du temps.

PREMIÈRE PARTIE

Résister

Je fis un feu, l'azur m'ayant abandonné...
Paul ÉLUARD

PREMIER MOUVEMENT

À l'ombre des souvenirs

J'aime bien les bords de la Saône. Je dois avoir quelques souvenirs d'enfance, avec mes parents, mais aussi pour avoir campé sur les bords de la Saône. Ce sont des paysages de sérénité. Vivants pourtant, ils bougent et pas toujours dans le même sens. Dans mon enfance, il y avait encore pas mal de navigation sur la Saône. Les bateaux qui descendent vont vite, et puis d'autres remontent avec peine. Au bord d'un fleuve, au bord d'une rivière, il y a toujours quelque chose à regarder. C'est en même temps vivant et paisible, éternel, et puis porteur de souvenirs.

On ne photographiait pas tellement les paysages dans ma jeunesse. On photographiait surtout les gens. Et puis, on oubliait de mettre le nom des gens et l'année au dos des photos. Alors un demi-siècle plus tard, cela pose beaucoup de problèmes. Mes parents allaient chez le photographe faire des portraits et les distribuaient dans la famille, c'était dans les mœurs. D'ailleurs, c'est encore dans les mœurs. Je reçois des photos de mes petits-enfants ou de mes arrière-petits-enfants.

J'ai passé l'essentiel de mon enfance dans une ville de province, qui s'appelle Dijon, en Bourgogne. J'ai le sentiment d'avoir eu une enfance normale et heureuse. Mon père et ma mère s'occupaient de leurs enfants normalement, tout en travaillant. Dans la fratrie, j'avais un frère qui avait à peine un an et demi de moins que moi. Et, tout d'un coup, il est arrivé quelques années plus tard une petite sœur. Tout cela est normal, il n'y a rien d'extraordinaire. Il y avait une petite famille, dans une petite ville de province. Mon père était commerçant, il avait une certaine position dans la petite bourgeoisie de cette ville.

Il existe deux photos légèrement floues, comme il se doit pour un souvenir incertain, où l'on voit le magasin familial. Une façade

formée de larges vitrines bordées de bois peint et surmontées, sur toute leur longueur, du mot NOUVEAUTÉS. L'inscription doit être en caractères gravés sur verre et dorés, comme on en trouve encore sur de vieilles pharmacies. Un avant-toit en lames de verre perpendiculaire à la façade permet aux passants de regarder les « Nouveautés » en étant abrités de la pluie. Devant eux, une foule de mannequins d'hommes, de femmes, d'enfants, figés, parfois sans tête, sont là, comme dans l'attente de quelqu'un ou de quelque chose. Au premier plan, un homme pressé marche en lisant son journal. À droite, deux femmes se sont arrêtées et, légèrement penchées, fixent leur attention sur un article exposé en vitrine. Sur les mannequins, sont fixées des étiquettes rectangulaires, blanches. Rien ne permet de distinguer un prix ou une information. Juste des petits carrés blancs. Au travers de la porte, on devine la verrière centrale qui dépose sa lumière sur les rouleaux de tissus. Est-ce le flou de la photo, l'impression d'être face à un décor de théâtre? Quelque chose fait signe vers un monde lointain et endeuillé [photo cahier 1, p. 3].

J'ai toujours connu mes parents avec une voiture. On allait à Chamonix, on allait à Royan, plutôt à Pontailac, à côté de Royan. Et puis on allait beaucoup à Lyon parce qu'on avait des cousins, oncles, tantes et cousines. On allait à Grenoble. C'étaient nos lieux de vacances habituels. Pour les petites vacances, c'était Lyon ou Grenoble et, pour les grandes vacances, c'était Chamonix ou la côte Atlantique.

La famille ne faisait pas le voyage Dijon-Royan dans n'importe quelle voiture, mais dans la berline transformable en décapotable de Panhard & Levassor pourvue d'un moteur 6 cylindres et qui avait défrayé la chronique du Salon de l'automobile de 1925. Raymond Aubrac se souvenait qu'à l'époque on choisissait un châssis automobile que l'on équipait ensuite à sa convenance, suivant son budget et des impératifs divers, comme le nombre de passagers. Le choix d'un intérieur cuir s'harmonisait parfaitement à une carrosserie d'un marron sourd. À l'arrière, les trois enfants, l'aîné Raymond, puis Yvon et Ginette, la plus jeune, étaient assis sur des strapontins. Les bagages nombreux encombraient banquette et malle arrière. Séparés des parents par une vitre intérieure, ils pouvaient à leur grande joie vaquer

à leurs occupations sans risque d'être importunés. Yvon, l'artiste de la famille, s'essayait malgré les vibrations de la carrosserie à l'art de la caricature, art dans lequel il excellera, tandis que Raymond surveillait sa petite sœur.

De nous trois, Yvon était certainement le plus doué. Il avait commencé très tôt l'étude de la musique et devint un passionné du violoncelle, tandis que je supportais très mal les cours de piano. Très tôt aussi était apparu son don pour le dessin. Pendant toute sa vie, le croquis et la caricature ont été la manière dont Yvon a communiqué. Il y déployait des trésors d'imagination. La fratrie s'entendait bien. Je n'ai le souvenir d'aucun conflit entre nous. Ginette vous dira qu'elle était le souffre-douleur de ses frères. Mais ce n'est pas vrai ! Elle était la protégée des garçons et la préférée de notre mère.

Sur les ailes de la voiture, l'élégance des deux belles roues de secours à rayons en bois cerclées de fer n'a pas fait oublier à Raymond Aubrac qu'elles pesaient fort lourd quand les vicissitudes du voyage contraignaient à changer l'une d'elles. Mais les joies des descentes en ski, dont les caricatures d'Yvon gardent le souvenir, révèlent que les aléas des voyages étaient bien vite oubliés. Raymond Aubrac ne fait pas mystère que sa famille faisait partie de la bourgeoisie relativement aisée de ce début de siècle, la bourgeoisie des commerçants, des médecins, des notaires. Une très belle photo de sa mère Hélène révèle son goût particulier pour la mise en lumière de la maison familiale : un miroir trumeau, délicatement orné dans sa partie supérieure d'un ruban en forme de nœud en bois gravé, placé entre les deux fenêtres du salon, ouvre l'espace et donne un sentiment de calme et de paix. À l'avant-plan, une petite horloge Empire à quatre colonnes de bronze arrête le regard. Elle est placée sur un meuble vitrine dont le fond est un miroir. Posés sur les étagères, des objets en verre sont autant d'éclats de lumière. Au centre, légèrement à droite, un secrétaire dos-d'âne à pieds droits lui sert de bureau pour son courrier [photo cahier 1, p. 1].

Bien qu'il soit un grand lecteur de Marcel Proust, le bureau du jeune Raymond contraste avec le penchant de sa mère pour la lumière des objets en verre si chère à l'auteur de *À la recherche du temps perdu*. On le voit assis à une grande table dans une pièce dont il est difficile

de connaître la fonction d'origine, mais qu'il a choisie pour y établir son bureau. Les pieds sagement croisés, de belles chaussettes montantes, avec le bord supérieur retourné à la manière d'un ourlet, des culottes courtes, la tête penchée sur son travail, c'est l'image d'un élève studieux, concentré et quelque peu solitaire. À sa gauche, une éphéméride révèle qu'il est déjà atteint de cette étrange habitude qui lui fait aujourd'hui encore noter quotidiennement tous ses rendez-vous et activités à venir... au grand bénéfice de celui qui entreprend de faire sa biographie. Attestant l'importance donnée à la calligraphie à l'époque, un bel encrier en verre trône sur son bureau. À côté, on distingue deux fonds d'encrier en porcelaine blanche, certainement utilisés pour des encres de couleurs différentes, et un petit cadre de la taille d'une photo d'identité. À droite, sur le mur, un tableau noir ajoute à la dignité de la scène. Deux éléments pourtant discordent dans ce décor digne de quelqu'un qui se sait prédestiné aux plus grandes écoles. Deux vélos, le sien et celui de son frère Yvon, posés contre les murs évoquent des rêves d'évasion, dont on sait qu'ils ne vont guère tarder à être assouvis. Mais ce qui surprend certainement le plus dans cet espace dépourvu de toute fantaisie, ce sont les énormes fleurs proliférantes formant le motif de la tapisserie murale. Désireux de marquer le sérieux de sa démarche en ayant un bureau distinct de sa chambre, le jeune Raymond n'avait certainement pas remarqué qu'un tel décor convenait peu au destin qu'il s'était fixé.

Malgré les signes de rigueur et de discipline volontaire qui affleurent, Raymond Aubrac était encore un enfant. On le découvre sur la plage de Royan, en costume de bain, s'exerçant à l'art difficile des châteaux de sable. Et si l'implantation des tours d'angle révèle un esprit géométrique rigoureux, il reste difficile d'identifier le corps de bâtiment situé au centre de cette architecture destinée à être emportée à la prochaine marée. Peut-être s'agit-il d'un paquebot, comme cherche à le suggérer une sorte de cheminée en son centre... à moins que ce ne soit un mausolée des royaumes numides!

Les albums de famille permettent de découvrir une famille unie, qui ne se limite pas au cercle restreint des enfants et des parents comme si souvent aujourd'hui. Oncles, tantes, cousins et cousines étaient de la partie quand il s'agissait d'affronter la mer de Glace à Chamonix ou de se retrouver au bord de la plage. Hélène avait un goût naturel pour autrui, une curiosité qui ne se limitait pas à sa

famille proche ou plus lointaine, mais qui l'amenait à s'intéresser à ses voisins, aux employés du magasin, à inviter des amis de passage. Cette curiosité a été source d'éveil pour son fils, et il en gardera toujours un goût pour l'aventure intellectuelle ou humaine.

Ma mère était attirée par les milieux d'enseignants, d'intellectuels, des milieux qui étaient politiquement plus ouverts que mon père. Mon père avait un tempérament assez conservateur. Et je sentais bien la différence de sensibilité entre mon père et ma mère. Cela ne donnait pas lieu à des discussions, mais, tout de même, ma mère connaissait personnellement plusieurs des employés du magasin, ainsi que leurs familles. Elle connaissait leurs problèmes. Elle parlait beaucoup à ses vendeuses. Mon père était plus lointain, il était dans ses papiers, dans sa comptabilité, dans ses projets.

Si sa mère l'a incité à l'ouverture et à la curiosité, le modèle paternel proche du *pater familias* lui a transmis un sens aigu, voire excessif, de la responsabilité. Malgré la célébrité de Lucie et Raymond Aubrac, beaucoup ignorent qu'Aubrac est un nom de clandestinité datant de la Résistance. C'est Yves Farge qui, en 1942, feuilletant une revue, avait eu l'idée de proposer le nom de ce massif volcanique comme pseudonyme. Raymond Aubrac se nomme en réalité Raymond Samuel. Il est né le 31 juillet 1914 à Vesoul, d'Hélène Falk¹ et d'Albert Baruch Samuel. Ses parents sont tous deux d'origine juive. Né en 1884, son père avait été marqué par l'affaire Dreyfus. L'accusation d'espionnage proférée à l'encontre du capitaine Alfred Dreyfus avait enflammé la France durant une dizaine d'années et conduit de nombreux Français d'origine juive, le plus souvent acquis aux vertus de la laïcité et à l'esprit des Lumières, à la prise de conscience d'un antisémitisme français, mais aussi européen².

Ma famille est d'origine juive, du côté de ma mère et du côté de mon père, mais mes parents n'étaient pas du tout religieux. Mon père respectait les principales fêtes juives, et ils ont essayé, mais sans insister, de nous faire donner un début d'instruction religieuse. Pour autant que

1. Hélène Falk, née le 2 mars 1894 à Crest (Drôme) de Camille Falk et de Rosa Löb.

2. Comme l'attestent les Pogroms russes de Kichinev en 1903 et l'affaire Beiliss (1911-1913).

je le sache, ma famille paternelle vient de Lorraine. Quelqu'un un jour s'est amusé à faire mon ascendance, c'est-à-dire à rechercher jusqu'où l'on retrouve des traces de la famille Samuel: j'ai une liste qui remonte à 1680 et c'est toujours dans les petites bourgades autour de la ville de Metz. On m'a expliqué un jour que les Juifs n'avaient pas le droit de s'établir dans la ville de Metz. Ils avaient tous des métiers qui tournaient autour du bétail. Ils vendaient du bétail ou ils vendaient des peaux ou ils vendaient des carcasses. C'était leur activité. Vers 1870, mon grand-père a décidé de quitter la Moselle occupée par les Allemands et est allé s'installer en Haute-Saône dans une petite ville qui s'appelle Vesoul. Il ne voulait pas devenir allemand. Il a quitté les territoires annexés comme des dizaines de milliers de personnes. Dans ma jeunesse, on a constaté que bon nombre de familles d'origine alsacienne ou lorraine vivaient dans cette région, Besançon, Belfort, Vesoul. Naturellement je savais que j'étais juif. J'ai essayé de comprendre ce que ça voulait dire, qu'est-ce que c'est que ces Juifs, d'où ça vient? Qu'est-ce que cela signifie? J'ai lu tout ce qui m'est tombé sous la main, j'ai même, je crois, à une époque, créé un petit cercle d'études qui était sans doute plus un prétexte pour rencontrer quelques jeunes filles que pour me plonger dans les complexités de la Kabbale, du livre du Zohar ou du livre des Lumières.

Je savais ce que les autres en pensaient. Je pense avoir eu quelques bons camarades dont les familles étaient durement antisémites. Notamment des familles d'officiers de carrière. Mais en dehors de quelques plaisanteries qui sont toujours restées très amicales, je n'ai jamais eu aucun incident sur ce point... dans ma jeunesse.

Dans ma famille, on parlait beaucoup de l'affaire Dreyfus. Si vous regardez les dates, vous vous apercevez que quand j'ai dix ou douze ans, l'affaire Dreyfus n'est pas si loin. Un de mes meilleurs copains était persuadé que Dreyfus était coupable.

À bas l'armée

Mobilisé en 1914 et décoré pour son action durant la guerre, Albert Samuel en est revenu silencieux. Il a peu parlé à son fils de la vie dans les tranchées, certain que c'était là des événements que ne pouvaient comprendre que ceux qui les avaient vécus. Rarement sévère, il est certain qu'il n'a guère apprécié l'incident qui a conduit son fils à être

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Tous droits réservés Raymond Aubrac, excepté :

cahier 1, p. 5 : © Collections École polytechnique, X2B 53 / 1933 ;

cahier 1, p. 15, *en bas* : © Collection Sasse, Mémorial Leclerc / Musée Jean Moulin (Ville de Paris) ;

cahier 2, p. 2, *en haut* : D.R. ;

cahier 2, p. 13, *en haut à gauche* : © Daniel Simon / Gamma ; *à droite* : © Mark Godfrey / Rapho ; *en bas à gauche* : © Keystone / Gamma-Rapho.

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (ORNE)
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2011. N° 100091 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE